

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 36

Artikel: Pendant un orage
Autor: Monnier, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195716>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Tramways.

Tout a été dit sur l'inauguration des tramways; y revenir longuement serait superflu; nous ne ferions que de répéter ce que nos lecteurs savent déjà. Il nous serait d'ailleurs très difficile — ainsi qu'à bien d'autres — de nous souvenir exactement de tous les détails d'une journée où l'on n'a fait que passer de collation en collation: Chailly, la Péraudettaz, Pully, Paudex, Lutry, sans compter le banquet du soir!

A chaque pas, des plateaux chargés de verres, des tire-bouchons en activité.

Il faudrait vraiment des hommes de très grande capacité pour tenir tête, sans broncher, à un aussi généreux accueil.

Mais comme tout cela s'est passé gentiment! partout de la musique, des chants, des jeunes filles en gracieuse toilette; partout un échange de bonnes paroles arrosées de vins excellents! Aussi, que de gaieté dans tous les cœurs! Il n'est pas d'humeur morose possible en ces moments-là, pas de fronts qui ne se dérident, pas de grincheux qui tiennent!

A peine avions-nous fait honneur à la collation de Chailly, où M. Henninger nous reçut en termes très spirituels et fort bien dits, où le Malessert ne tarda pas à allumer les regards et à délier les langues, que déjà M. Guillemain se disposait à faire des siennes. Réunissant toutes les plus jolies demoiselles de la Péraudettaz et de l'avenue des Cerisiers, il les disposait en chaîne au travers de la voie. Comme bien vous pensez, le mécanicien, jeune et sensible, ne put s'empêcher de serrer le frein et d'arrêter net.

Allez un peu lutter contre de pareils obstacles!

Puis vinrent de nombreux et grands plateaux présentés par des mains féminines et où pétillait un petit coquin de vin sur lie, qui faisait voir agréablement les étoiles et dont chacun se délecta.

Après tout, l'honorable député de Pully a été pris là d'une heureuse inspiration!

Quelques minutes plus tard, c'était une troisième collation, celle de Pully, dans un plantureux verger où les rameaux d'arbres chargés de fruits s'inclinaient sur l'assistance comme un grand dôme de verdure. La joie prit là tout son essor. Les discours devinrent de plus en plus enthousiastes et communicatifs. On y entrevoyait déjà, — grâce aux trams — tout un avenir nouveau, confondant dans un heureux rapprochement, dans une même embrassade, Lausannois et Pulliérains!

A Paudex, tout le monde est en liesse. Une charmante terrasse, coquettement décorée, a été transformée en salle de réception. L'accueil est empressé, le vin amical, — comme précédemment, — les discours échangés toujours plus chauds!

M. Manuel, entre autres, fait un chaleureux éloge de la petite commune, dont le dévouement à l'entreprise a été exceptionnel, comparé au chiffre de sa population.

Tout en écoutant l'orateur, nous primes place avec M. Fauquez sur un petit banc de jardin, dont les pieds, s'enfonçant tout à coup dans le sol détrempé, nous abaissèrent à ras de celui-ci, comme pour nous montrer qu'il y aura toujours, dans ce monde, des hauts et des bas et que vouloir mettre tous les hommes au même niveau n'est qu'un rêve doré!

L'incident met la table en gaieté et les fleurs d'éloquence nous échappent...

Enfin, voici Lutry, le chef-lieu du 23^{me} canton. Toute sa population est là, piquant le soleil en attendant l'arrivée des cinq wagons fleuris, guirlandés durant le parcours, et qui vont allègrement se ranger à l'orient de la place du Marché,

Cette place présente une animation indescriptible; tout y donne à la fois: les innombrables bouteilles alignées sur les tables, la fanfare, les sociétés de chant, les demoiselles en robes blanches, les galants gymnastes, le syndic et les municipaux rayonnants de joie, Monsieur Palaz qui ne sait plus où donner de la tête sous l'averse des compliments bien mérités qu'il a reçus à partir de l'usine de Couva-loup jusqu'à Lutry dont il est bourgeois.

L'éminent et aimable professeur monte alors sur un banc, et par une décharge électrique partant du cœur, remercie en termes émus tous ceux qui l'ont secondé dans sa belle entreprise, puis boit à leur santé dans la coupe dont on vient de lui faire hommage.

Le retour, vous le décrirai-je? vous dirai-je toute la joie et l'animation de ces invités passant de nouveau devant les nombreuses étapes de l'aller?... C'était vraiment à craindre de les voir sauter à bas, à chacune d'elles, tant ils en avaient gardé bon souvenir!

Qu'on nous permette de le dire dans une innocente comparaison: C'est ainsi qu'un cheval en route se dirige instinctivement, et sans que le cocher l'y contraigne, vers l'enseigne où il se souvient d'avoir précédemment pris un picotin.

Le banquet?... Il fut à l'avenant: charmant, gai, réussi en tous points.

Curieuse coïncidence, au moment de terminer ces lignes, nous arrive une gracieuse invitation pour l'inauguration de la ligne Apples-l'Isle, fixée au 12 septembre.

Après un entraînement pareil, comment ne pas accepter, et pourquoi ne continuerions-nous pas la fête?...

Après Apples-l'Isle, il y aura bien encore, espérons-le, quelque intéressant petit chemin de fer à inaugurer: Il va si vite le progrès!

L. M.

Conseils à méditer

Un journal américain avait ouvert un concours parmi ses lecteurs sur cette question: *Que faire de nos filles?* — Le prix fut donné à la réponse suivante, contenant d'excellents conseils, que pères et mères feront bien de mettre en pratique:

« Que faire de nos filles? — Donnez-leur une bonne instruction élémentaire. Apprenez-leur à préparer un repas convenable, à laver, repasser, raccommoder des bas, coudre des boutons, à faire une chemise et à tailler tous leurs habits. Qu'elles sachent cuire leur pain et se rappellent qu'une bonne cuisine épargne bien des dépenses de pharmacie. Dites-leur qu'un écu de cinq francs se compose de cent sous; que pour épargner, il faut dépenser moins qu'on ne gagne, et qu'on doit s'attendre à la misère lorsqu'on dépense plus que ses revenus. Enseignez-leur qu'une robe de coton payée habille mieux qu'un vêtement de soie sur lequel on doit de l'argent.

« Qu'elles sachent de bonne heure acheter et faire le compte de leurs dépenses. Répétez-leur qu'un honnête ouvrier en tablier et en bras de chemise est cent fois plus estimable, n'eût-il pas un sou, qu'une douzaine de jeunes élégants, vaniteux et imbéciles. Apprenez-leur à aimer les fleurs et en général toutes les œuvres de Dieu. Après cela, faites-leur donner des leçons de piano et de peinture, si vous en avez les moyens, mais sachez que ces arts sont bien secondaires et tiennent peu de place dans l'existence.

« Qu'elles apprennent encore à mépriser les vaines apparences et que leur oui soit oui, et leur non, non. Quand viendra le moment de les marier, persuadez-les que le bonheur dans leur ménage ne viendra pas de la fortune ou de la situation que possède leur mari, mais de ses qualités morales et de son caractère. Si vous avez pesé tout ceci, et si elles vous ont compris, tenez pour certain que vos filles seront heureuses et trouveront leur voie. Pour le reste, laissez faire à Dieu.

Pendant un orage.

Enfant, le plaisir fuit et la beauté s'efface.

L. TOURNIER.

Il pleut, il pleut, bergère.

FABRE D'ÉGLANTINE.

Grands hommes qui passez, non je ne voudrais pas Mesurer comme vous le monde à mon compas,

Ni sonder la foule insensée.

Le génie est un mal, la gloire est un tourment,

Et je ne veux gêner aucun gouvernement

Par les coude de ma pensée!

O riches qui passez, je ne veux pas votre or;

Je ne suis pas cupide, ou du moins pas encor;

Du Pactole fécond je méprise la source.

Vos biens? Mais suis-je bon pour les faire valoir?

Je n'en veux pas. — Et puis j'aurais beau les vouloir,

Ils resteraient dans votre bourse.

O femmes qui passez, je ne demande pas,

Bien que mon œil en feu s'allume à vos appas,

Convoitant plus qu'il ne réclame;

Je ne demande pas, femme, pour m'embraser,

Un regard à tes yeux, à ta lèvre un baiser,

Un rayon d'amour à ton âme.

Non ! Les biens d'ici-bas, la gloire et la beauté, Vanité, vanité, tout n'est que vanité
 Au milieu des tourments qu'en cheminant j'essuie !
 Non ! Mais puisque le ciel est de larmes souillé,
 Et qu'il pleut à torrents, et que je suis mouillé...

Je voudrais bien un parapluie !

29 mai 1848.

MARG MONNIER.
Vers bellettrains.

La dame du comptoir.

(Les manies)

Oui, monsieur, inspectez les feuilles de présence à mon ministère, vous verrez que je n'ai pas à me reprocher, en vingt ans, une seule minute de retard, et cependant je m'écrie : « L'exactitude est un exécration défaut !!! »

Foin de ces gens qui sont toujours là, une montre au poing, arrivant à l'heure juste et vous disant : « Hein ! suis-je bien à la minute ? » Ils sont nuisibles à eux-mêmes et désagréables aux autres ! Ou désagréables aux autres : parce que vous comptiez avoir fini, avant leur arrivée, telle ou telle chose que leur exactitude vous force d'interrompre. Ou nuisibles à eux-mêmes, parce que, sachant leur exactitude, vous n'avez rien voulu entamer aux dix dernières minutes ; que vous vous impatientiez après leur arrivée pendant qu'ils guettaient dehors, l'œil à l'aiguille de leur montre, le triomphe d'apparaître à la seconde voulue ; de sorte qu'à leur entrée, ils sont pour vous, qui attendiez, d'un quart d'heure en retard.

Oui, monsieur, moi qui, pendant vingt ans, servis à régler sur mon passage toutes les horloges du quartier, je vous le répète : « L'exactitude est un exécration défaut ! » Et je m'en suis guéri, car je lui dois un des plus affreux chagrins de ma vie.

Ecoutez et jugez :

J'ai, durant sept longues années, déjeuné dans le même café. A onze heures cinq minutes, j'ouvrais la porte ; à midi moins cinq, je la refermais.

Inutile de vous faire l'éloge de la dame du comptoir ! Qu'il vous suffise de savoir que, dès ma première tasse de café, elle régna sur mon cœur. Mon regard lui dit-il que je l'aimais ? devina-t-elle mon amour ? Je l'ignore ; mais nous nous aimâmes à distance, sans mot dire, pendant sept ans... car je mis sept ans à me rapprocher de son comptoir assez près pour lui parler sans la compromettre.

Oui, sept ans ! pour avancer de la table n° 7, que j'occupais à mon début, jusqu'au n° 1, qui touchait le comptoir ! Que voulez-vous ? monsieur, j'étais si exact que j'arrivais toujours une demi-heure après six abonnés aussi exacts que moi. Que d'adresse il me fallut pour les déposséder de six tables qui me séparaient de mon ange !

Le n° 6 ne tint pas longtemps ; je me mis à couper du bouchon, et, les nerfs agacés, il quitta la place dont je m'emparai.

Six mois après, un hasard me débarrassa du n° 5, qui était superstitieux. Le garçon brisa un verre et répandit le café sur cette table, que son propriétaire déserta tout craintif. Elle devint mienne.

En deux séances, j'eus raison du n° 4, qui faisait un petit somme habituel après son repas. Je dansai si bien sur ma banquette, que ce trémoussement amena un tanguage à tel point désagréable pour le dormeur qu'il alla porter ses habitudes dans une autre salle.

Le n° 3 ne dura qu'un jour. La vue de mes tartines de beurre, noires de caviar, que je trempais dans mon café au lait, lui souleva si fort le cœur, qu'il n'eut que le temps bien juste de fuir cet épouvantable spectacle.

Le n° 2 ! Oh ! le n° 2 ! Je tremble encore quand j'y pense ! Je mis quatre ans à le déposséder ! Sans les regards de mon ange, qui encourageaient mes efforts à me rapprocher, j'aurais renoncé au n° 2.

Mais, me direz-vous, pourquoi ne vous êtes-vous pas évité tant de peine en avançant votre déjeuner de deux heures, ce qui vous aurait rendu maître des tables ? Ou, plutôt, que ne veniez-vous, dans la journée, à un de ces instants où le café désert vous aurait permis d'entretenir votre belle à loisir ? Ah ! voilà ! c'est que, je vous l'ai dit, j'étais exact. J'avais la bêtise d'être exact.

Je reviens à mon n° 2.

Le bouchon coupé, le caviar, la danse des banquettes, tout fut inutile avec lui, par cette raison qu'il était sourd, borgne de mon côté, et que ma banquette ne touchait pas la sienne. Je voulus le

prendre par l'avarice, et, sur sa table, au coin de son coude borgne, j'emplais verres, assiettes, carafe, qu'il poussait bientôt à terre. Ce n'était, chaque matin, entre nous, qu'une montagne de débris qu'il payait sans même s'étonner de sa maladresse. Le cafetier en fit même une spéculation, en ne lui servant qu'un matériel fêlé que le malheureux soldat comme neuf.

En quatre ans, le n° 2 a cassé de quoi monter le ménage de toutes ces peuplades sauvages de l'Océanie qui manquent tellement du nécessaire, qu'avec une seule paire de gants dix hommes s'habillent. Pauvre n° 2 ! Je le plains aujourd'hui ! Car j'ai appris plus tard que s'il était tant opiniâtre au poste, c'est qu'il aimait aussi la dame du comptoir. Enfin, à bout de moyens après quatre années, je songeais à adresser sur lui une lettre anonyme à la préfecture de police, quand il eut la chance d'être écrasé par une de ces voitures de laitier ou de boucher que, j'ignore pourquoi, la police laisse courir à toute volée dans les rues de Paris.

De ma nouvelle place au n° 2, si je ne touchais pas encore la terre promise, j'en sentais au moins les doux parfums. Je respirais l'odeur des carrés de sucre que mon ange caressait de ses blanches mains après avoir manié d'ignobles sous-maculés de vert-de-gris ; je humais à pleins poumons l'arôme de l'eau de fleur d'oranger qu'elle versait dans ces vilaines petites bouteilles rondes qui ressemblent à un oignon blanc.

Un obstacle me séparait encore d'elle.

C'était le numéro 1.

Je résolus de le renverser.

Dès ce jour, je lui déclarai la guerre.

Un terrible homme que ce n° 1, je vous le jure ! Ancien capitaine de gendarmerie, fort comme un Turc, barbu, moustachu, et par-dessus tout galant et monotone ; car, tournant son gros œil vers mon adorée, il lui répétait d'heure en heure, depuis huit ans, cette invariable phrase : « Je suis comme le lierre, je meurs ou je m'attache. »

Ce qui me rassurait peu sur la prochaine possession de sa table, car il était bâti à vivre cent ans.

Je cherchai à amadouer le monstre par des contes lestes et des calembours ; mais, tordant sa moustache grise, il tarissait tout à coup ma verve en hurlant de sa voix de cuivre : « C'est en perdant son temps à faire des calembours que Grouchy est arrivé en retard ! » — Ce renseignement historique me surprit la première fois.

Ah ! je vous promets que si la France avait égaré son code pendant vingt-quatre heures seulement, j'en aurais profité pour poignarder le terrible capitaine... dans le dos. — Enfin, le ciel prit pitié de mon amour, et la fée de la dysenterie cueillit un beau matin cet exécration rival.

Enfin, je m'installai au numéro un !

J'étais près d'elle ! — Je contempnais son buste gracieux sortant du comptoir, j'admirais ses cheveux noirs, sa bouche mignonne, etc., etc. — Sept ans écoulés avaient bien un peu altéré tous ses charmes, mais je la voyais toujours avec les yeux de... ma première tasse de café !

Je renonce à vous dépeindre l'émotion, en partie double, de ce moment envié depuis si longtemps. La joie nous étouffait ; nous perdions la tête ; je trempais ma mouillette dans la carafe et je vidais mon café dans mon porte-monnaie ; elle empilait les sous sur ses petits plateaux et mettait les morceaux de sucre dans sa caisse.

Les grandes passions ne sont pas bavardes ; un court dialogue suffit pour nous lier l'un à l'autre, sans que le public fût dans la confidence.

En affectant de lire le nom du chapelier dans mon chapeau, je lui soufflai du fond de la coiffe : « Je t'aime ! »

En feignant d'essuyer un bol à punch, elle me renvoya : « Je t'aime. »

A quoi je répliquai aussitôt :

— Sois ma femme ! à demain, chez mon notaire, à neuf heures trente-cinq.

(Neuf heures trente-cinq, c'était l'heure de mon pédicure, mais mon amour désordonné me faisait sacrifier pour une fois mon exactitude.)

Le lendemain, à l'heure dite, j'étais, tout délirant de passion, chez M^e Crosse, mon notaire.

Je ne tarissais pas en éloges sur le compte de mon adorée, pendant que cet officier ministériel préparait son papier timbré.

— Vous allez la voir, blonde ! belle ! élancée ! une main de reine ! une gorge de déesse ! une taille d'enfant ! — Voilà sept ans que je l'aime.

Tout à coup, mon notaire me demanda :

— Est-elle grande ou petite ?

Cette fort simple question m'interdit ; je ne pus que répondre :

— Je n'en sais rien.

— Comment ? vous n'en savez rien ! Voilà sept ans que vous l'aimez, et vous ignorez si elle est petite ou grande ?

— C'est la vérité pure ; je ne l'ai jamais vue autrement qu'assise dans son comptoir... c'est-à-dire jusqu'à la ceinture.

— Mais vous avez dû pourtant vous rencontrer ailleurs... à la promenade, au théâtre, au bain ?

— Jamais autre part qu'à son café... et je suis si exact en tout, ma vie est si réglée que je n'ai pu, aucun jour, consacrer mon temps à cet ange que de onze heures cinq à midi moins cinq, moment où je la trouvais et je la quittais assise à son comptoir.

J'achevais à peine que la porte de l'étude s'ouvrit.

Ma fiancée entra.

Tout à coup je poussai un cri d'horreur et je m'évanouis sur les genoux du notaire.

La bien-aimée de mon cœur, l'ange de mes rêves avait deux jambes de bois !!!

EUGÈNE CHAVETTE.

Nous avons le plaisir de publier les jolis couplets de circonstance qu'on va lire, et qui ont été chantés, samedi soir, par M. Lavanchy, syndic de Lutry, au banquet qui a suivi la course d'inauguration des tramways lannois.

La chanson des trams.

Air : Si le roi m'avait donné, etc.

Dans notre vieille cité,
 Va s'ouvrir, prospère,
 Une œuvre d'utilité
 Comme on n'en voit guère.
 C'est ce bon monsieur Palaz
 Qui grâce aux dieux nous dota
 Du tram électrique, ô gué,
 Du tram électrique.

Le tram inaugurera
 Une nouvelle ère
 Dont chacun ressentira
 L'effet salutaire ;
 Sitôt nés, tous les marmots
 Chanteront dans leurs maillots
 Le tram électrique, ô gué,
 Le tram électrique.

Le malheureux citoyen,
 Sortant d'une cave,
 Et sentant un léger grain
 Troubler son air grave,
 Pour lutter contre le vent,
 Regagnera, triomphant,
 Le tram électrique, ô gué,
 Le tram électrique.

Si les cheminaux, dit-on,
 Ont en Amérique
 Leur fameux rois des millions,
 Nous, en république,
 Nous possédons, à Lavaux,
 Le très illustre héros
 Du tram électrique, ô gué,
 Du tram électrique.

Plus tard, nos petits-neveux,
 Lisant dans l'histoire
 Ce qu'auront fait leurs aïeux
 Dans ces jours de gloire,
 Rediront sous chaque toit
 C'est à Palaz que l'on doit
 Le tram électrique, ô gué,
 Le tram électrique.

On estiuse dè tatipotse.

On avai de que Djan dai Biolès étai z'u moo ;
 et ma fai n'iaivai rein d'impossiblo quie, kâ
 cein pao arrevà à tsacon, et Djan avai étâ tant
 malâdo que lo mândzo lâi étai soveint z'u ; mâ
 à fooce d'einradzi contrè la moo, lo mândzo et
 Djan avont z'u lo dessus. L'est veré que Djan
 étai on solido luron ; mâ cein ne vâo rein deré ;
 kâ on vâi tant dè robusto gaillâ que passont
 l'arma à gautse onco tot dzouveno, tandi que